

LÉONORA MIANO

Afropean Soul et autres nouvelles

GF Flammarion

Présentation, notes et dossier par

JÉRÔME DESTAING,
professeur de lettres

ÉTONNANTS • CLASSIQUES



Photo Didier Privat © Flammarion

■ Léonora Miano.

Afropean Soul

Le jeune homme longea la rue du Groupe-Manoukian, jusqu'à l'avenue Gambetta. La station de métro Saint-Fargeau se trouvait de l'autre côté de l'avenue, mais il préféra marcher. Depuis peu, il se branchait sur les radios communautaires, qu'il avait ignorées jusque-là. Avant, il en trouvait les programmes médiocres. Les speakers¹ avaient toujours un défaut d'élocution, une syntaxe problématique. Des ennuis techniques venaient sans arrêt perturber les retransmissions. La musique diffusée n'était qu'un brouhaha continu, dépourvu d'harmonie. Il ne se sentait pas particulièrement proche de ceux qui s'exprimaient, ne vivait pas comme un Africain exilé en France. Il était un *Afropéen*, un Européen d'ascendance africaine. Rien de tout cela n'avait changé. Cependant, le climat social du pays le heurtait, le poussant à s'interroger. On parlait d'identité nationale. Il était question de la circonscrire² clairement, d'en faire un domaine administrable. Comme la Justice, la Santé, l'Éducation. Le jeune homme se demandait si l'identité des Afropéens était nationale. Il avait toujours cru les identités multiples. Même au sein d'une nation, elles ne pouvaient être figées.

1. *Speakers* : présentateurs (mot anglais).
2. *Circonscrire* : enfermer dans des limites.

litte FF 2 . CDN.

page 1

20 L'identité était un processus, un mouvement constant, pas une stèle¹ à trimballer sur le dos. Il était déjà assez difficile d'être un humain. Autour de lui, chacun semblait s'être résolu à choisir son camp. Chacun semblait pouvoir définir les contours de son identité, son contenu. Il n'avait jamais vu les choses ainsi, considérant qu'il y avait autant de manières d'être un Afropéen, que de 25 façons d'être un Européen de souche. Parce que les gens étaient des individus, pas les particules indifférenciées d'une masse. Ce n'était plus si sûr, apparemment. Alors, il écoutait ces stations de radio. Elles diffusaient des nouvelles de la marge, ce non-lieu où 30 le regard des autres l'enfermait maintenant, lui faisant comprendre que la couleur de sa peau n'était pas d'ici. Il était devenu soudain *une bande ethnique à lui tout seul*². Constamment sommé de décliner son origine, de prouver son droit au sol. Il se pouvait donc, d'après ce qu'il entendait dire, que l'identité se fonde 35 sur l'origine, et qu'il se soit trompé pendant tout ce temps. Des années durant, il s'était imaginé être une conscience, plutôt qu'un corps. Il s'était vécu de l'intérieur. Il avait accepté qu'on lui dise que ses ancêtres étaient gaulois. Ce n'était vrai que pour très peu de gens, dans ce pays. Il s'agissait seulement d'une formule symbolique, et les symboles ne le gênaient en rien.

Après cinq années d'études universitaires, il menait une existence rugueuse, se serrant la ceinture pour payer ses factures. Il vivotait, faisait ce qu'il pouvait. Chaque jour, il se rendait dans un centre d'appels auquel de grandes entreprises confiaient 45 diverses missions. Il téléphonait à des inconnus qui n'avaient rien demandé, leur proposait des services dont ils n'avaient nul besoin. Un superviseur écoutait ses appels, veillant au respect

1. *Stèle* : pierre portant une inscription gravée, le plus souvent funéraire; le mot est ici employé au sens figuré : poids d'une identité qui serait figée, à porter comme un fardeau.

2. Allusion à un morceau du groupe de rap La Rumeur, intitulé : «Je suis une bande ethnique à moi tout seul» (album : *Du cœur à l'outrage*). (NdA)

très bien intégré la part de comédie, inhérente à ce métier. Glisse-toi dans la peau d'un autre. Pense que tu joues un rôle. C'est ce que je fais depuis des années, et je cartonne.»

75 Le jeune homme, lui, n'avait jamais «cartonné». Il n'avait jamais fait partie des champions de la vente. Jamais la prime promise aux meilleurs éléments ne lui avait été versée, mais il pensait conserver son emploi. Il faisait tout ce qu'il pouvait, pour y parvenir. Depuis le début, et comme tous les autres, il acceptait de changer de nom. Tous les téléopérateurs de son équipe utilisaient le même : *Dominique Dumas*. C'était une identité unisexe. Parfois, il arrivait qu'un prospect lui dise : «C'est étrange, mais je suis sûr qu'hier, une Mme Dominique Dumas m'a appelé, pour me proposer ce magazine...» Il feignait de n'avoir rien entendu, 80 continuait de lire la bible. Avec de l'énergie, il réussissait à abattre les barrières, à vendre un abonnement à son interlocuteur suspicieux. Dans de tels cas, il prenait aussitôt le numéro de carte bancaire. Ainsi, le prospect devenait client sans l'avoir décidé, ne pouvait pas changer d'avis. Lorsqu'il recevait son contrat 90 et le premier numéro du journal, le délai de rétractation¹ était dépassé.

Le jeune homme touchait le salaire minimum, au prix d'une douloureuse distorsion de sa sensibilité, d'une mutilation intérieure. Ses perspectives d'avenir se limitaient également au minimum. Pour ceux de sa génération, c'était cela, entrer dans l'âge adulte. S'apercevoir qu'on ne vous avait pas prévu au programme, qu'on vous tolérait d'extrême justesse au nombre des humains, et à condition que vous fliez doux. Jusque-là, il n'avait pas associé ses difficultés à la couleur de sa peau. Le chômage et 100 la précarité guettaient leurs proies à tous les coins de rue, sans distinction d'origine. Il habitait un quartier mixte, où les classes moyennes aussi bien que les pauvres avaient toutes les carna-

1. *Délai de rétractation* : délai légal pendant lequel on peut revenir sur un engagement commercial.

scrupuleux de la bible¹, hurlant pour que les objectifs soient atteints. Les premières semaines avaient été difficiles. Le jeune 50 homme avait souffert de devoir, en quelque sorte, contraindre de pauvres gens à acheter des choses qui ne leur servaient à rien. Le soir, en prenant le métro à la Porte de Versailles pour regagner la rue du Groupe-Manoukian où il habitait, il avait une boule dans l'estomac. Son sommeil était peuplé des cris de superviseurs invectivant² les téléopérateurs, leur rappelant les objectifs de marge, le nombre d'accords³ à l'heure, le moment où ils auraient droit à dix minutes de pause. Il rêvait qu'un long cordon téléphonique s'enroulait autour de sa gorge, l'étouffant sans qu'il puisse réagir.

60 Dans ces cauchemars des premiers temps, les noms des prospects⁴ défilaient à toute vitesse devant ses yeux, sans s'arrêter. Il n'y avait plus de *temporisation*⁵. La machine qui envoyait les appels s'emballait. Elle lui commandait brusquement d'effectuer dix contacts⁶ à la minute. Le jeune homme se réveillait épuisé, se ruait dans le métro, le regard embrumé. Il n'avait pas récupéré de la journée précédente qu'il lui fallait déjà visser son casque sur sa tête, taper son identifiant, et s'adresser à un prospect. En fin de compte, il s'y était habitué. Il avait tenté de se mettre au diapason des 7 meilleurs vendeurs, après une conversation avec Farid, un garçon qui semblait transformer tous ses contacts en accords. Farid lui avait dit : «Au début, on nous appelait *téléacteurs*. J'ai

1. Dans les centres d'appels, une bible est un document qui indique en détail le teneur de la conversation. On ne doit dire que ce qui y est écrit, et même les objections du correspondant sont prévues. Pour chacune d'entre elles, la bible contient une réponse. (NdA)

2. *Invectivant* : injuriant.

3. Ventes effectives. (NdA)

4. Un prospect est une personne à qui une offre commerciale est faite. S'il l'accepte, il devient un client. (NdA)

5. Léger temps de battement entre deux appels. (NdA)

6. Appels donnant lieu à une conversation avec le prospect. (NdA)

7. *Se mettre au diapason des* : se conformer aux.

tions. Simplement, une tension régnait désormais, qui l'obligeait à ouvrir les yeux. Il avait remarqué que les téléopérateurs de son 105 entreprise étaient majoritairement issus de *minorités ethniques*. À mesure que son regard sur les choses s'affinaît, il avait aussi réalisé que le nom de *Dominique Dumas* ne devait pas sa neutralité au seul fait qu'il convenait aux filles comme aux garçons. Il effaçait la couleur. Farid et Fatou, tous deux nés en France et parlant le français sans accent, se fondaient d'un coup dans la fameuse identité nationale. En devenant *Dominique Dumas*, ils s'inscrivaient dans ce qui était communément considéré comme la norme.

115 Ils ne faisaient plus peur. Les personnes appelées ne se méfiaient pas d'eux – comme l'entreprise craignait que ce soit le cas s'ils conservaient leur nom –, et les écoutaient lire la bible. Leurs contacts se transformaient en accords, par la magie de l'identité de substitution. Bien entendu, au-delà des superviseurs qui n'étaient que le tout premier palier de l'encadrement, le personnel de l'entreprise était singulièrement monochrome. Dès qu'on 120 quittait les espaces dits de production, la couleur disparaissait. Le jeune homme se demandait pourquoi cette répartition lui avait échappé, pourquoi elle ne l'avait pas choqué, s'il était normal de connaître ses origines en ne leur accordant qu'un impact relatif sur sa valeur d'être humain. Privilégiant une conception cérébrale et émotionnelle de sa personne, il s'était peut-être égaré.

125 Il s'interrogeait sur la nation. Était-ce davantage un territoire qu'une histoire, les deux, ou tout simplement l'inverse ? Il avait ouvert un dictionnaire, et lu. «Nation : nom féminin, du latin *natio*. Grande communauté humaine, le plus souvent installée sur un même territoire et qui possède une unité historique, linguistique, culturelle, économique, plus ou moins forte¹.» Tout était dans le «plus ou moins». Les régionalismes encore puissants de ce pays n'étaient pas ouvertement stigmatisés², présentés comme

1. Le Petit Larousse, édition 1992. (NdA)

2. *Stigmatisés* : pointés du doigt, dénoncés.

MIANO
Afropean
Soul

P.2

une menace pour l'unité de la nation. Pour se faire élire aux législatives, des hommes politiques de premier plan n'hésitaient pas à mettre en avant leur enracinement dans la région dont ils sollicitaient les suffrages. C'étaient les immigrés qu'on montrait du doigt. Eux, et tous ceux qu'on classait dans cette catégorie, même s'ils étaient nés en France. Ceux dont la peau avait une couleur.

140 Ils n'appartenaient à l'unité de la nation que depuis un temps jugé trop court. Il leur faudrait voyager vers d'autres continents, s'ils commençaient à se passionner, comme tant d'autres, pour la généalogie.

On laissait entendre que, par leur faute, la langue de la nation se perdait. S'ils ne la savaient pas, s'ils la maîtrisaient mal, ce n'était pas parce qu'on avait pris soin de les entasser dans des endroits où ils n'avaient pas à s'en servir. Les travailleurs maliens et sénégalais, installés dans des foyers qu'ils n'avaient pas eux-mêmes construits, s'évertuaient à parler entre eux la langue de leur pays natal. Ils exerçaient des métiers ne nécessitant aucune conversation. Personne n'avait rien à leur dire, lorsqu'ils balayaient les couloirs du métro. C'était leur faute. Ils le faisaient exprès. Ils refusaient l'intégration. Ils élevaient leurs enfants en bambara¹ ou en wolof². Cela devait cesser. Alors, on n'allait pas les loger dans des espaces mixtes, pour qu'ils se mêlent aux autres. On avait trouvé une solution plus adéquate. Dorénavant, on ne permettrait aux étrangers d'entrer en France que s'ils parlaient, lisaient et écrivaient le français. Plus que d'autres, certains devaient faire la preuve de leur intégration, avant même de fouler le sol français. On en finirait avec ce laxisme³ qui avait permis l'édification d'enclaves menaçant la nation.

Tous ces discours alimentaient le malaise du jeune homme. Quelques jours auparavant, alors qu'il avalait son petit noir⁴

1. **Bambara** : langue parlée au Sénégal et au Mali.

2. **Wolof** : langue parlée au Sénégal et en Zambie.

3. **Laxisme** : tolérance excessive.

4. **Son petit noir** : son café (expression familière).

plus que les mots « immigration » et « nation » à la bouche, pour dire que l'une souillait l'autre. Pour lui, l'immigration faisait partie de l'identité nationale. Elle y était une habitude, une coutume, une tradition. C'était elle également, qui avait fait ce peuple. Le jeune homme ne parvenait pas à penser autrement. Son identité, même si elle n'était que la sienne, particulière et enracinée dans un itinéraire personnel, ne pouvait être que nationale. Ce pays était le sien. Il était sa seule terre.

En écoutant la radio communautaire, il avait entendu parler de l'enfant. Un gamin de sept ans, mort d'une balle tirée accidentellement par un jeune policier. Le représentant des forces de l'ordre, voisin de la famille du petit, nettoyait son arme dans son appartement. Le coup était parti. Une balle avait traversé le mur, et touché l'enfant. Sur la radio communautaire, on avait dit que les médias bien établis avaient tu ce fait parce qu'il s'agissait d'un enfant noir. On avait laissé entendre que l'acte était raciste. D'ailleurs, l'agent de police n'était pas inquiet. Afin de protester et de soutenir la famille, une organisation radicale prévoyait une manifestation. Son porte-parole avait dit : « Fils de Kemet¹, l'heure est venue pour nous de redresser la tête. Pouvons-nous continuer à laisser ce système inique² danser sur nos cadavres ? Voilà qu'on assassine impunément nos enfants. Fils de Kemet, nous vous invitons solennellement à la marche... » Le jeune homme avait décidé de s'y rendre. Il voulait, pour la première fois de son existence, participer à une manifestation communautaire.

Il arriva bientôt sur le lieu du rendez-vous. Une foule claire-mée attendait patiemment l'ordre de se mettre en route. Des gens brandissaient des pancartes, agitaient des banderoles. On pouvait y lire des slogans : « plus jamais ça », « le pouvoir au peuple », « réparations », ou « justice pour Aboubakar... ». Tel était le nom de

1. Égypte antique, terme couramment usité pour signifier l'Afrique entière, même si cet usage est abusif. (NdA)

2. **Inique** : contraire à l'équité ; l'équité consiste à traiter chacun de façon égale.

accoudé au zinc¹ d'un café de la rue du Surléon, un poivrot² s'était adressé à lui. L'homme avait dit : « Y en a qui doivent suer dans leurs boubous³ ! On sera bientôt débarrassés de cette vermine. » Arezki, le garçon de café, lui avait dit de ne pas faire attention. D'après lui, l'ivrogne ne pensait pas ce qu'il disait. Arezki avait ajouté : « Il t'a regardé, mais ce n'est pas à toi qu'il parlait : tu n'as pas de boubou... » C'était vrai. Le jeune homme ne portait pas de vêtements africains. Par ailleurs, le boubou n'était pas le costume du pays de ses parents. Pourtant, le visage de cet homme, ses paroles lui étaient restés en mémoire. Il s'était demandé comment un laissé-pour-compte⁴, un individu encore plus démuné que lui, pouvait croire qu'il suffisait à son salut que les immigrés soient chassés. Les usines ne rouvriraient pas leurs portes, simplement parce qu'il y aurait davantage de charters⁵, pour reconduire chez eux les indésirables.

C'était la première fois que le racisme ordinaire le touchait. Habituellement, il ne lui accordait pas grande importance, considérant la chose comme une sorte de défaillance de l'esprit. Le racisme, qu'il soit le fait de Blancs ou de Noirs, était irrationnel et sans fondement à ses yeux. On ne pouvait haïr les gens parce qu'ils étaient au monde, et qu'ils ne vous ressemblaient pas. Ils vous ressemblaient toujours, au-delà de la surface, sous ce corps dont le jeune homme avait jusque-là négligé l'apparence, pour toucher l'humain au-dedans. Voilà que les habitants de ce pays ne voulaient plus se reconnaître les uns dans les autres. Ils n'avaient

1. **Au zinc** : au comptoir (traditionnellement en zinc dans les bars et les cafés) ; terme familier.

2. **Poivrot** : ivrogne (familier).

3. **Boubous** : longues tuniques flottantes portées en Afrique noire ; terme issu de la langue mandingue.

4. **Laissé-pour-compte** : personne dont on ne veut pas dans un système social, qu'on exclut.

5. **Charters** : avions dont le prix du billet est avantageux ; désigne ici les vols par lesquels on expulse les sans-papiers hors du territoire national.

l'enfant mort. Il s'appelait Aboubakar. Observant attentivement la foule, le jeune homme aperçut une femme en pleurs, entourée de garçons qui semblaient être les organisateurs de l'événement. Il s'agissait sans doute de la mère du petit. Elle portait un ensemble pagne, comme souvent les femmes du Sahel. Un foulard noué de façon complexe lui faisait une coiffe digne de la reine d'Angleterre. Il était si serré que les vents les plus furieux ne l'auraient pas ébranlé. Les jeunes gens qui lui tenaient la main, lui parlant à voix basse, portaient des t-shirts frappés de l'*Ankh*¹. Sans les connaître, le jeune homme sut qu'il s'agissait de nationalistes noirs, férus d'égyptologie. Il ne partageait pas leurs opinions. Il ne se posait pas les questions qui semblaient les obséder.

Il regarda autour de lui. Inconsciemment, il se mit à compter. Combien de Noirs, et combien d'autres, pour pleurer l'enfant, soutenir sa famille ? La foule s'épaississait peu à peu. Ceux qui s'ajoutaient au cortège étaient de toutes les générations. Ils avaient le derme substantiellement chargé en mélanine². Ils étaient sombres comme la nuit. Ils étaient d'ébène³, d'okoumé⁴, de miel mille fleurs. Ce n'était pas parce qu'on était dans l'est parisien, où les immigrés venus d'Afrique étaient encore nombreux. Ce n'était pas parce que la majorité des habitants de ce pays se désintéressait des enfants noirs qui mouraient près de chez eux. Ce n'était pas vrai. Il y avait, dans ce pays, quantité d'individus issus de l'ethnie majoritaire dont l'unique combat était la défense des immigrés. Ils chantaient encore « L'Affiche rouge⁵ ». Ils se couchaient sur

1. Croix égyptienne, symbole de vie éternelle et de pouvoir. Également appelée *croix de vie*. (NdA)

2. **Mélanine** : substance à l'origine de la pigmentation brune de la peau, des cheveux et de l'iris.

3. **D'ébène** : de la couleur noire du bois d'ébène.

4. **D'okoumé** : de la couleur rosée du bois d'okoumé.

5. « L'Affiche rouge » est une chanson de Léo Ferré (1916-1993), en hommage aux membres du groupe Manouchian, résistants FTP-MOI (Francs-tireurs et partisans-Main-d'œuvre immigrée), pour la plupart étrangers.

Miano
p.3.

le passage des voitures de police, pour empêcher l'arrestation d'un clandestin. Ils luttèrent de toutes leurs forces, pour que des enfants sans-papiers étudient en France. Ils transgressaient la loi, hébergeant des clandestins sous leur toit. Ils n'étaient pas là. Ils n'écoutaient pas les radios communautaires. La famille d'Aboubakar, modeste, peu instruite, n'avait pas su comment s'adresser aux grands médias. Il ne lui était resté que sa communauté, pour longer dans son deuil les marges de la collectivité nationale.

Le cortège s'ébranla. Le jeune homme emboîta le pas à ceux qui étaient devant lui. Il regarda encore, et vit tout de même quelques représentants de la majorité. Impressionnés par le nombre de ceux qui étaient habituellement minoritaires, ils se faisaient discrets. Les slogans écrits sur des banderoles les y invitaient. Ils étaient mal à l'aise, eux qui étaient venus en humains, en frères, dire aussi : « plus jamais ça, justice pour Aboubakar... ». Le jeune homme eut un pincement au cœur. Son regard s'attachait à ces visages pâles, éparpillés dans la foule. Ils avaient revêtus des T-shirts sur lesquels on pouvait lire leur solidarité, leur intérêt pour des causes justes : « *Africa wants to be free*¹ », « un autre monde est possible », « annulation de la dette ». Leurs épaules s'affaissaient. Ils ne savaient plus s'ils avaient le droit d'exprimer tout cela. D'autres que le jeune homme les regardaient. Dans leurs expressions dénuées d'empathie², il y avait du ressentiment³, une haine latente. On désapprouvait leur présence. Ils n'étaient pas fils de Kemet. Ils étaient la descendance des esclavagistes et des colons. Ils étaient venus faire de l'entrisme⁴, empêcher les kémistes⁵ de s'unir et de se prendre en main. On les fusillait des yeux. On ne leur parlait pas. Tel était désormais le pays. Fracturé.

1. « *Africa wants to be free* » : « L'Afrique veut être libre ».
2. *Empathie* : capacité à se mettre à la place d'autrui.
3. *Ressentiment* : rancune.
4. *Entrisme* : introduction de nouveaux membres dans une organisation afin d'en modifier la ligne morale ou politique, les valeurs.
5. Les Noirs. (NdA)

Le jeune homme marcha avec la foule, le long des rues désolées que la préfecture de police avait permis qu'on arpente. Il n'avait pas été question que cette manifestation suive les parcours habituels. Elle avait été confinée à des passages secrets, presque souterrains, des ruelles dont le jeune homme ignorait l'existence. Des immeubles délabrés rappelaient les bidonvilles des métropoles du tiers-monde. Sur les perrons, des enfants vêtus de haillons, leurs cheveux crépus mal peignés, observaient les marcheurs en suçant leur pouce. Des vieillards jouaient aux dominos sur des tables branlantes, levaient distraitemment la tête, avant de retourner à leur partie. Des échoppes insalubres déversaient leur marchandise exotique le long des trottoirs : igname¹, manioc², banane plantain³, gombo⁴, piment. Du linge élimé⁵, d'une propreté douteuse, pendait aux fenêtres maculées de déjections de pigeons. D'énormes poubelles vertes, alignées le long des trottoirs, attendaient désespérément d'être vidées. L'air chaud aggravait la situation. Des humains vivaient là. Tous les jours. Ils payaient des loyers. Tel était le pays où on marchait, en ce dimanche après-midi de juin. Il faisait chaud. L'été approchait à grands pas. Cela ne changeait rien. La vie n'était pas douce⁶.

À l'avant du cortège, les jeunes porteurs de l'*Ankh* martaient l'asphalte⁷ d'un pas décidé. Ils étaient aussi déterminés,

1. *Igname* : plante tropicale dont on consomme le tubercule farineux.
2. *Manioc* : plante tropicale dont la racine fournit le tapioca, fécula utilisée pour les potages et les bouillies notamment.
3. *Banane plantain* : fruit du plantain, consommé comme légume cuit.
4. *Gombo* : fruit de l'arbre du même nom, consommé comme légume ou condiment.
5. *Élimé* : se dit d'un vêtement ou d'un tissu usé par frottement, à force d'avoir été porté ou utilisé.
6. Allusion aux paroles de la chanson « Summertime » : « summertime, and the living is easy... » (NdA)
7. *Asphalte* : voir note 1, p. 47.

aussi disciplinés que les *Fruits of Islam*¹, dans le film de Spike Lee sur la vie de Malcolm X. Le jeune homme l'avait vu le jour de sa sortie. Il était encore au lycée. Les seuls représentants de la majorité ayant osé se glisser dans l'assistance étaient des journalistes. La tension était palpable. À la fin de la séance, ils avaient filé à l'anglaise². Ce souvenir frappa le jeune homme, comme un avertissement qu'il n'avait pas entendu. La séparation des communautés avait fermenté dans le silence, dans les non-dits. Elle avait macéré dans le désir étrange, souvent affirmé dans le pays, de tourner des pages d'Histoire sans les avoir lues. Ceux dont le nom était écrit sur ces pages avaient un cri au cœur. Ils le pousseraient désormais, chaque fois qu'ils le pourraient, et même sans raison.

Ceux qui marchaient dans le calme ce jour viendraient demain, tout à l'heure, tailler en pièces la paix sociale. On voudrait les empêcher. On dissoudrait leurs organisations. On les mettrait en prison pour incitation à la haine. Leurs troupes se radicaliseraient. Parce que la douleur se nourrit du silence. Parce que la douleur aveugle. Il songea que ces nationalistes noirs n'avaient été, comme lui, que des enfants de ce pays. Il s'était passé du temps, avant qu'ils se décident à arborer l'*Ankh*, à se proclamer fils de Kemet. Il s'était passé du temps, avant qu'ils veuillent être désormais une nation dans la nation, définitivement contiguë, irrémédiablement séparée. Ils étaient allés à l'école, la même que lui. Les symboles proposés ne leur avaient pas suffi. Ils n'avaient pas réussi à se les approprier. Ils n'avaient pas compris que l'universel professé, en tout temps et en tout lieu, n'ait jamais leur visage. C'était comme si l'universel s'était bâti sans eux. Cela

1. Service d'ordre de la Nation of Islam, du temps de Malcolm X. Le film dont il est question ici s'intitule simplement *Malcolm X*. Il retrace la vie de l'activiste noir américain. Sous la houlette de Louis Farrakhan, les *Fruits of Islam* sont devenus une entreprise de sécurité commerciale. (NdA)
2. « Filer à l'anglaise » signifie « s'en aller précipitamment », pour échapper à quelque chose (connotation péjorative).

était-il possible ? Ils avaient cherché des réponses, et les avaient trouvées. Les décryptant à la lumière de leurs manques et de leur solitude, ils les avaient appréhendées comme ils avaient pu. Ensuite, ils avaient grandi.

Le jeune homme n'avait, quant à lui, jamais ressenti ces manques. Il n'avait jamais vécu dans ces environnements crasseux, où on devait avoir le sentiment, sitôt qu'on ouvrait les yeux, que le monde entier vous déféquait¹ dessus. Sous le toit de ses parents, il avait mangé à sa faim. Ils avaient toujours su masquer leurs difficultés matérielles, enseigner à leur fils que les hommes étaient tous les mêmes, qu'ils faisaient tous des choses horribles, dès que l'occasion leur en était donnée. Parfois, ils parlaient de l'Histoire. Il n'avait eu besoin de la chercher nulle part. Ils avaient eu la sagesse de l'évoquer, en remplaçant ses épisodes dans la globalité de l'Histoire humaine, faite de conquêtes et de dominations, de guerres et d'humiliations. En tout temps, en tout lieu. Ils l'avaient emmené en Afrique. Chaque fois qu'il s'était rendu dans leur pays, il avait eu conscience d'être un Occidental. Un Français avant tout, parce qu'on appartient à la terre de son enfance. À ses yeux, glorifier la nation restait une manière belliciste² d'envisager les relations entre les hommes. La nationalité n'était qu'une question administrative, et le nationalisme, un passage vers l'enfer.

Dans l'Afrique qu'il avait visitée, le jeune homme avait vu le fort écraser le faible, le riche mépriser le pauvre, comme partout ailleurs. Dans cette Afrique-là, on ne dansait pas en permanence. On ne s'aimait pas davantage que sous d'autres cieux. Ce n'était pas une terre mythique. Ce n'était pas une sorte de rêve éveillé, pour les déracinés, les vacanciers ou les aventuriers. C'était une réalité complexe, à prendre en compte sous toutes ses formes. Il ne l'avait jamais idéalisée, ne se sentant pas fils de Kemet, mais homme, tout simplement. Il y avait peut-être des failles dans l'éducation de ses

1. *Déféquat* : faisait ses besoins.
2. *Belliciste* : qui pousse à la guerre.

parents. Ils auraient dû le préparer au tour que prenaient les choses. Ils avaient fait de leur mieux. Il ne leur reprochait rien.

Perdu dans ses pensées, le jeune homme ne s'était pas aperçu qu'on s'était arrêté de marcher. Après avoir exploré des territoires incongrus en plein Paris, où les gens avaient des maladies de peau qu'on pensait disparues depuis le Moyen Âge, on était arrivé. Le lieu n'avait rien de particulièrement symbolique. Ce n'était ni la République, ni la Nation, ni la Bastille, et certainement pas la Concorde. Les manifestants n'avaient pu converger que vers une place sans nom, où on piétinait sur du sable. Une statue de pierre semblait avoir été esquissée, puis abandonnée à la hâte, si bien qu'on ignorait ce qu'elle représentait. Elle se tenait là, comme embarrassée par sa propre masse.

Un des porteurs de l'*Ankh* prit place sous ce monument qui ne rappelait rien. La foule leva les yeux vers lui. Embrassant l'assistance du regard, il lança un tonitruant : « Hotep¹, mes frères ! » Un cœur enfiévré lui répondit : « Hotep ! » Après un hochement satisfait de la tête, il présenta son organisation et ses buts. Il dit que les *kémites* devaient se prendre en main, défendre seuls leurs intérêts, se tenir auprès de chacun des leurs, dans la détresse comme dans la liesse. Il passa la parole à un homme vêtu d'un boubou d'apparat : le père d'Aboubakar. Les détails de l'affaire furent portés à la connaissance des manifestants. La famille avait pris un avocat. On attendait un procès, mais on doutait qu'il se tienne. L'administration avait présenté des excuses, proposé de muter le jeune agent de police. La famille souhaitait que les obsèques se déroulent en Afrique. Elle manquait de moyens, pour faire rapatrier le corps. Elle faisait appel à la communauté. L'oncle remercia humblement les porteurs de l'*Ankh*, qui étaient les seuls à s'être souciés du sort de l'enfant mort, honorant sa mémoire par cette marche.

1. Transcription de l'égyptien ancien, *hṯp*. Signifie *paix*, entre autres, et sert communément de salutation. (NdA)

Défendant la thèse du meurtre plutôt que celle de l'accident, le militant de la cause *kémite*, comme il se présentait lui-même, reprit la parole. Il dit encore un mot sur le petit Aboubakar, sur le chagrin des siens. Puis il passa très vite à son propos principal. Il parla des brutalités policières, des expulsions de sans-papiers, de la discrimination à l'embauche, des freins au regroupement familial, de la misère des Noirs à travers le monde. Il affirma qu'il fallait maintenant rendre coup pour coup. Le moment était venu de ne plus tendre l'autre joue. Il parla des *Nations nègres*¹, qu'il convenait de réhabiliter, de faire rayonner enfin. La foule applaudit. Des encouragements fusèrent çà et là. Une vive émotion parcourait ceux qui avaient le teint sombre, la peau d'ébène ou d'okoumé. Il y avait longtemps qu'ils attendaient qu'on les honore, qu'on leur dise qu'on avait menti à leur sujet. Ce n'était pas vrai qu'ils étaient des sauvages, qu'ils n'avaient rien inventé, que le monde s'était fait sans eux, qu'ils étaient nés pour servir les autres. Peu importait, que l'occasion soit mal choisie, pour un discours mêlant dans le désordre, l'Histoire, la politique, et les petits tracas de la vie quotidienne. Ils brandissaient un poing rageur vers le ciel, affirmaient leur identité : *filis de Kemet*. Le porteur de l'*Ankh* venait de lever, rien que par la parole, la malédiction de Cham².

Le jeune homme regarda les visages pâles, éparpillés dans la foule. Il vit aussi l'œil embué de la mère d'Aboubakar, qui ne comprenait pas de quoi on parlait. Cette manifestation ne lui avait rien appris sur lui-même qu'il ne sache déjà. Elle ne lui avait rien enseigné qu'il n'ait pu supposer. Que tous les extrémismes étaient les mêmes. Qu'ils s'adressaient au cœur des hommes, davantage qu'à leur intelligence. Qu'ils se nourrissaient de peurs et de frustrations. Que l'autre était leur ennemi. Qu'il était toujours plus simple de se replier sur soi que de s'ouvrir. L'été approchait, et la

1. *Nations nègres et culture* est le titre d'un livre du chercheur sénégalais Cheikh Anta Diop. (NdA)

2. La malédiction de Cham (Genèse, 9, 22-26) a été utilisée pour justifier l'esclavage des Noirs. (NdA)

vie n'était décidément pas douce. Il était persuadé que les porteurs de l'*Ankh*, comme lui, n'avaient jamais vécu ailleurs. Il leur fallait parler la langue de ce pays, pour revendiquer leur appartenance à *Kemet*, pour affirmer que la France ne leur avait jamais rien donné, qu'ils n'avaient rien à lui rendre, que c'était même tout le contraire. Ils étaient encore peu nombreux, en ce dimanche après-midi de juin. Leur colère avait poussé sur un terreau préparé par d'autres, alors qu'ils n'étaient que des enfants. Ils ne voulaient plus accepter, pardonner, attendre, passer à autre chose.

Il pouvait les comprendre. Cependant, il ne parvenait à adhérer ni au discours, ni à la méthode. Il doutait des justes revanches¹. Il ne croyait pas qu'on se venge jamais de l'Histoire en se rendant coupable, à l'égard d'autres que soi, de la malveillance qu'on avait subie. Allait-on vraiment rendre coup pour coup le mépris, le rejet, la violence ? Et à qui allait-on rendre ces coups ? Il ne posa pas la question aux militants de la cause noire. Il ne leur dit rien. Il connaissait la réponse. Les coups seraient toujours portés aux gens de peu, à ceux qu'on aurait sous la main. Les puissants n'avaient aucun souci à se faire. Le jeune homme se faufila lentement, entre des corps au derme substantiellement chargé en mélanine. En prenant le métro pour retourner rue du Groupe-Manoukian, il songea que les hommes étaient bien tous les mêmes : prêts à basculer dans l'horreur, dès que l'occasion leur en était donnée. La tragédie semblait toujours ne partir de rien. On ne constatait les dégâts qu'un beau matin, lorsqu'il était trop tard. Frappé d'effroi, on constatait qu'on tenait en main une grenade dégoupillée. On ne se souvenait pas de l'avoir saisie, ni même des raisons pour lesquelles on l'avait fait. Il ne restait alors que la vie, sur le fil du rasoir. Il ne restait alors qu'un maillage de cicatrices mal refermées, pour former le relief d'un pays peinant à atteindre ses idéaux : *liberté, égalité, fraternité*.

1. *Revanches* : dominées par un désir de revanche (terme familier et péjoratif).